

## **CORRIGE Lecture linéaire n°2 : Colette, Sido, « Car j'aimais tant l'aube déjà »**

### **Introduction**

Gabrielle Sidonie Colette (1873-1954) qui choisira comme nom de plume le patronyme<sup>1</sup> *Colette* est une figure majeure de la littérature du XX<sup>ème</sup> siècle.

Elle quitte sa bourgogne natale à 20 ans pour épouser Henri Gauthier Villars (dit Willy), un journaliste parisien en vogue. C'est lui qui poussera Colette à écrire ses premiers cahiers de souvenirs d'enfance qui deviendront une série de romans à succès, les Claudine.

Colette ne cessera plus d'écrire : sur l'amour, la désillusion, les animaux, le pays natal... et les absents.

Mais c'est seulement une dizaine d'années après la mort de Sido (1912) que Colette ne cessera d'écrire sur sa mère en en faisant selon ses propres mots, « *le personnage central de (s)on œuvre* ». Comme si, peut-être, Colette avait eu besoin de s'éloigner de Sido pour y parvenir... « *Il faut du temps à l'absent pour prendre sa vraie forme en nous. Il meurt, – il mûrit, il se fixe* » écrira-t-elle.

Le recueil Sido (1930) composé de trois chapitres ressuscite la mère mais aussi le père dans le chapitre *Le Capitaine* et les frères dans le 3<sup>ème</sup> chapitre intitulé *Les sauvages*.

Les critiques sont unanimes pour saluer cette œuvre. Colette comme Proust, « *veut suspendre le temps, transmuter le transitoire en éternel.* » écrira un critique.

La figure de Sido y est ambiguë puisqu' a la fois mère et femme aimante et despotique mais aussi déesse de la nature : réalisme et transfiguration construite le portait de cette mère toute puissante qui a transmis à sa fille le culte de la nature.

Le passage que nous allons étudier se situe au début du chapitre *Sido*.

Écrit à la première personne et à l'imparfait, le passage oscille entre autobiographie et **recréation** et évoque en un récit proche de la prose poétique, les promenades à l'aube que sa mère l'autorisait à faire seule, alors qu'elle n'avait qu'une dizaine d'années.

**Notre fil directeur tentera de montrer comment Colette parvient à célébrer l'aube et Sido dans un même chant de célébration du monde.**

### **Mouvements**

L'aube offerte

La naissance du jour

La célébration du monde et de Sido

---

<sup>1</sup> Nom de famille du père

**Étés réverbérés par le gravier jaune et chaud, étés traversant le jonc tressé de mes grands chapeaux, étés presque sans nuits...**

Le passage s'ouvre sur une phrase sans verbe, au rythme ternaire : le ton se fait incantatoire.

Le terme « *Étés* » repris 3 fois au pluriel évoque une expérience plusieurs fois vécues (mais toujours unique),

Le participe passé « *réverbérés* » insiste sur la lumière, l'éblouissement.

Aussitôt viennent d'autres sensations « *gravier jaune et chaud* » qui renvoie à la sensation visuel et tactile de chaleur

La narratrice n'est présente que par la métonymie « *mes grands chapeaux* »

On sait qu'on est au cœur de l'été « *étés presque sans nuits* » mais il ne s'agit pas ici de donner au lecteur un cadre spatio-temporel précis mais plutôt de retrouver les sensations, les émotions de l'enfance dans cet instant de grâce qu'est l'aube. Suggère également la durée des journées en été, amplifiant ainsi la perception de la vie intense et lumineuse « *réverbérés* », « *jaune* ».

Les points de suspension contribuent à la dimension mystérieuse du paysage.

**Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense.**

Courte phrase qui met en parallèle la célébration de l'aube et de la mère

L'emploi de l'imparfait d'habitude « *j'aimais* », de l'adverbe « *déjà* » accompagné de l'adverbe d'intensité « *tant* » montre une fascination qui n'a pas cessé. Il y a filiation, continuité entre le « *je* » de l'enfance et le « *je* » de l'adulte au moment de l'écriture.

Quant à la mère elle apparaît ici comme une sorte de divinité offrant « *l'aube* », donc la naissance du monde à sa fille : « *ma mère me l'accordait en récompense* ». On peut donc voir ici célébration du monde mais aussi de la mère.

**J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.**

L'indication « *trois heures et demie,* » marque le début du récit. Mais donne aussi une indication sur une éducation atypique, inhabituelle.

Le verbe d'action « *je m'en allais* » à l'imparfait à valeur d'habitude marque la détermination et symboliquement la recherche d'une nourriture pas seulement terrestre : « *un panier vide à chaque bras* » peut suggérer la recherche de choses inconnues, ignorées qu'on ramènera avec soi de cette « expédition ». Une expérience existentielle.

La nature est personnifiée « *des terres maraîchères qui se réfugiaient* » comme si elle voulait se protéger des hommes.

La quête pour « *les fraises, les cassis et les groseilles barbues* » nous ramène aux sens, « *barbues* » suggérant ici une sensation gustative. Elle donne aussi l'image d'une nature bienveillante et nourricière. Et celle du conte aussi ( image du petit chaperon rouge)

***Il y a donc dans cette ouverture un lien très fort qui se manifeste entre la figure maternelle et la nature.***

(2° mouvement)

**À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps...**

« À trois heures et demie » cette précision temporelle produit un effet de réalité mais aussitôt démenti par la suite de la phrase : « tout dormait dans un bleu originel, humide et confus » : les 3 adjectifs magnifient la description de la naissance du jour (pour employer le titre d'une œuvre de Colette) et lui donnent une dimension mythique .

En effet, on est avant même l'éclosion du jour « *tout dormait* », c'est le monde « *originel* », la source..

Le « *bleu originel* » suggère renforce cette impressio et donne une sensation de calme, de sérénité. C'est paysage onirique (rêve) ; « *confus* », « *brouillard* » suggèrent aussi un certain mystère

Et cette longue phrase constituée de propositions indépendantes constitue autant d'étapes qui associent la naissance du jour à la naissance de la narratrice qui se dessine peu à peu sous nos yeux « *d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines* ».

Tous les sens sont convoqués à travers les parties du corps : le toucher par « *jambes* » et « *torse* », le goût « *mes lèvres* », l'ouïe « *mes oreilles* » et l'olfactif « *mes narines* » mis en valeur par le comparatif de supériorité « *plus sensibles que* ». L'expérience est avant tout sensorielle.

Etrange scène, impression d'osmose entre l'enfant et la nature : la naissance de l'une (la nature) fait naître l'autre (l'enfant). **Une fois encore chez Colette, la découverte du monde se fait par les sens .**

**J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers.**

« *J'allais seule* » : le verbe de mouvement et l'adjectif montre ici que l'expérience ne peut se vivre qu'en étant solitaire dans une intimité particulière avec la nature. L'adj « *seule* » renforce la sensation d'isolement et de solitude, mais aussi l'expérience d'un moment privilégié.

La proposition indépendante « *ce pays mal pensant était sans dangers* » crée une alliance inattendue qui semble opposer le monde des humains (et l'on sait que la famille Colette était l'objet de bcp de critiques à Saint Sauveur) et le monde de la nature, bienveillant et généreux.

**C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...**

La répétition du présentatif « *c'est* » et les démonstratifs « *ce* » et « *cette* » insistent sur la force, l'importance du moment et du lieu, (et à chaque fois que cela se produit). C'est le lieu d'une **révélation**.

*je prenais conscience de mon prix :*

« *je prenais conscience* » permet de comprendre en quoi cette expérience a été initiatique et constructive pour l'identité de la narratrice.

« *mon prix* » est à entendre comme la prise de conscience d'une « grâce »,

les possessifs « *mon* » et « *ma* » (connivence) montre cette appropriation de l'instant par la narratrice.

Ce à quoi elle parvient, ce dont elle prend conscience, c'est : « *un état de grâce indicible* », c'est-à-dire intraduisible pour l'enfant, de l'ordre de l'expérience mystique, mais que la narratrice met en mots par une prose poétique, incantatoire et lyrique. Et une fois encore (cf jour gris) l'écriture du souvenir permet de nier le temps

Un moment qui l'ouvre au monde jusqu'à être en osmose avec la nature « *ma connivence* ». C'est une naissance, celle du monde et d'elle-même qui s'exprime par la répétition anaphorique de l'adjectif numéral « *premier* » : « *premier souffle accouru, le premier oiseau* ».

De même l'image du « *soleil ovale* » qui est une métaphore de l'œuf et donc une métaphore de la naissance. C'est donc bien de naissance qu'il s'agit : naissance du jour, d'un monde neuf et naissance de la fillette qui devient en quelque sorte une nouvelle Eve dans ce paradis de la genèse du monde.

***Ainsi, dans ce deuxième mouvement la célébration du monde se concentre sur l'aube, et du monde et de l'enfant.***

***Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or » ; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, – « chef-d'œuvre » disait-elle.***

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or »

La fin du passage revient sur Sido et la relation qui l'unit à sa fille : « *Ma mère me laissait partir* ». Les expressions employées par la mère « *Beauté, Joyau-tout-en-or* » ou « *chef-d'œuvre* » donne à la jeune fille une place à part, celui d'une œuvre d'art !

***J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord...***

Cette proposition et l'adverbe « *peut-être* » suggère toute l'ambiguïté de l'écriture autobiographique soumise à la réalité des images « *mes portraits de ce temps-là* » et au regard subjectif de Sido.

***Je l'étais, à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.***

Je l'étais, à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure

La seule beauté certaine est associée à l'aube, et le lien de causalité est repris deux fois « à cause » et associe la jeunesse de la narratrice et la jeunesse du jour « à cause de mon âge et du lever du jour »,

L'autre cause est le lien privilégié qu'elle entretient avec la nature « à cause des yeux bleus assombris par la verdure »

mais aussi à ce moment sauvage et solitaire, sans les contraintes du monde des hommes : « des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour » .

Tout cela est possible grâce à la mère et à son éducation non conventionnelle, qui accorde « la récompense », qui offre « l'aube » à sa fille et qui ainsi en fait une privilégiée ce qui se voit clairement dans l'antithèse « enfant éveillée sur les autres enfants endormis ».

**C'est donc un éloge, une célébration de la mère à travers l'éloge de l'aube. (c'est aussi un exemple possible pour l'essai sur éducation !)**

### **Conclusion**

Dans ce passage Colette nous emmène dans un moment privilégié de son enfance, celui de l'aube qu'elle redécouvre, solitaire, chaque fois que la déesse Sido la lui offre en récompense. Moment initiatique et mythique du retour au jardin d'Eden, au début du monde avec lequel elle est en osmose.

A travers cette évocation, c'est le travail de la mémoire qui permet à la narratrice de célébrer l'âge d'or de l'enfance et de revivifier son goût de l'aube, sa splendeur et sa force .

Célébration de la nature au lyrisme épuré mais aussi célébration de Sido, de l'amour maternel, de celle qui à initier sa fille à l'amour inconditionnel de la nature.

*Texte aux accents rimbaldiens « j'ai embrassé l'aube d'été »*